

ÉTIENNE BEAUDRY-SOUCY

Entre-deux

ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore

ÉTIENNE BEAUDRY-SOUCY

Entre-deux

R O M A N

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514 826-1594
info@editionssemaphore.qc.ca / www.editionssemaphore.qc.ca
f EditionsSemaphore @editionssemaphore

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens
Révision et correction d'épreuves : Annie Cloutier et Raymond Arès
Mise en page : Christine Houde
Graphisme de la couverture : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-97-6
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2026
© Les Éditions Sémaphore et Étienne Beaudry-Soucy
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

*À toutes celles et tous ceux qui y verront
quelque chose d'eux-mêmes ou des autres*

*La vie n'est pas le contraire de la mort, pas plus que le jour n'est le
contraire de la nuit. Ce sont peut-être deux frères jumeaux
qui n'ont pas la même mère.*

— Anne Berest, *La carte postale*

*Je ne suis pas journaliste, tous ces gens sont des personnages,
mais peut-être que la fiction est à la vérité ce que l'angoisse est à la réalité,
et il faut bien reconnaître, n'est-ce pas, que l'angoisse existe, non ?*

— Thomas Desaulniers-Brousseau, *Le fond des choses*

PROLOGUE

Cette lumière qu'on lui imposait était d'une horreur sans nom.

Il y a quelques mois, sans préavis, on l'avait convoqué. On l'avait parké dans cette planque où subsistaient des traces de l'ancien locataire. Il n'y avait personne d'autre que lui. De la solitude, il ne se plaignait pas ; l'offre de commodités était quasi parfaite. On jouait gros sur lui. Mais voilà qu'on lui retirait tous ses privilèges. De sa bulle sombre et paisible, il passait à un monde aveuglant dont les rudiments lui échappaient cruellement. Il souffrait pour la toute première fois.

Léonard naissait. Le 2 juillet 1994.

I

À la loterie de la famille, Léonard avait tiré un numéro acceptable. Les salaires combinés de Johanne et Guy atteignaient les 40 000 \$ après impôt, ce qui faisait d'eux des membres de la classe moyenne, côtoyant à ce titre la moitié des ménages du Québec. Ce n'était pas un résultat optimal pour Léonard. Qu'aurait été sa vie s'il avait abouti dans l'une des familles les plus riches de la province ? Si ne serait-ce qu'un de ses parents avait fait partie du 0,01 % des individus les plus fortunés, dont le revenu net moyen s'élevait à 849 000 \$? Quand on se compare à mieux que soi, on déprime ; à pire que soi, on se console. Léonard aurait pu atterrir dans une famille à faible revenu, comme c'était le cas de 16 % des ménages québécois. De ceux-là, le tiers avaient des revenus inférieurs à 12 000 \$ après impôt ! La classe moyenne, c'était un choix sûr.

Au chevet du lit d'hôpital, Guy arrivait tout juste à compenser l'émoi éprouvé à la vue du sexe ensanglanté de sa femme par l'ivresse que lui procuraient les premiers gémissements de son second fils. Benjamin d'une grande famille ouvrière, Guy avait vu la plupart de ses modèles masculins dédier leur vie à une usine de pâtes et papiers détenue par un grand consortium américain. Bien que les ouvriers du secteur papetier figuraient parmi les travailleurs d'usine les mieux rémunérés, le père de Guy enjoignait à ses enfants de se dissocier du milieu. Il répétait que les horaires infernaux et la redondance des tâches rendaient malheureux ;

que la révolution industrielle avait dénué le travail de sens ; que ce qui le passionnait, c'était la société et son organisation ; que s'il avait pu faire autrement, il aurait fait de la politique. Dernier espoir en lice, Guy avait senti plus que ses sœurs et ses frères l'amertume de son père et l'appel à braver le destin familial. Encouragé de surcroît par sa mère, qui avait souffert de ce temps où il était impossible pour les femmes d'accéder à une éducation supérieure, Guy s'était juré de tout mettre en œuvre pour se rendre à l'université.

Il en devint obsédé. Dès sa dixième année, il ne se pardonnait plus de résultats sous les 90 %. À l'en croire, toute note ne frôlant pas la perfection menaçait de le conduire sur une pente glissante, de se transformer sous ses yeux en un 75, puis un 60, puis un 50, l'empêchant d'atteindre le cégep, l'université, et de sauver l'honneur de la famille. Le hic, c'est que Guy n'éprouvait pas la même facilité en mathématiques qu'en français, en anglais ou en histoire. Il mit les bouchées doubles, s'isola, refusa des sorties au cinéma pour pallier ses lacunes. Rien n'y fit. L'atteinte du seuil providentiel était incompatible avec la réalité.

Au cégep, plutôt que d'ajuster ses attentes, Guy s'investit corps et âme dans les domaines où il était déjà bon, fit le strict minimum pour les autres, mais répéterait à ses fils que, s'il avait voulu, il aurait pu devenir médecin ou astronaute ; que grâce aux gènes qu'il leur avait transmis, Arthur et Léonard allaient passer du primaire à l'université en criant ciseau.

Il y a de cela quinze ans, Guy s'inscrivait au baccalauréat en littérature. Une première chez les Durivage. Son rêve se réalisait. Il se voyait déjà décrocher le doctorat. Cependant, au début de sa deuxième année de bac, Johanne, sa flamme depuis le secondaire, tomba enceinte. Paniqué, Guy souhaitait qu'elle se fasse avorter dans une clinique clandestine. Johanne refusa. Comme le couple n'avait pas assez d'argent pour subvenir aux besoins d'un enfant, Guy dut mettre un terme à ses études. Il se rabattit sur un poste de conseiller en vins ouvert à la SAQ.

Sa soif de savoir et sa soif de produits fermentés se marièrent avec grâce et firent de lui l'un des sommeliers les plus réputés de la région, mais ce succès ne compenserait jamais son désir inassouvi. Pour éviter l'effondrement, il ne lui restait d'autre option que de transférer son fardeau à sa progéniture. L'histoire se répétait.

La relation de Guy avec ses fils en prit une teneur particulière. Guy les aimait avec sa tête, en tant qu'extensions de lui-même. L'amour paternel pur fut relégué au second rang, son énergie détournée au profit de la quête d'un idéal par procuration. Guy arriverait à vivre de cette supercherie. Léonard et Arthur répondraient aux principaux critères favorisant l'accès à l'université : leurs parents se trouvaient dans une situation économique convenable, leurs parents avaient fréquenté l'université et leurs parents leur transmettraient la maîtrise de la langue française.

Johanne, qui, pendant que l'infirmière lavait son nouveau-né, songeait déjà à prendre rendez-vous pour se faire ligaturer les trompes, était née dans cet hôpital où elle avait mis au monde ses deux fils. Elle était l'aînée d'une famille plus pauvre que modeste. Adolescente, elle avait perdu son père dans un tragique accident de voiture. Elle avait dès lors dû aider sa mère à s'occuper de ses sept sœurs et frères plus jeunes. Par nécessité, la maisonnée s'était organisée sur les modes du partage, de l'entraide et de l'autosuffisance. Johanne avait aménagé un potager sur un côté de la maison, qu'elle labourait, sarclait et semait chaque printemps. Le pouce vert, elle récoltait au cours de l'été assez de concombres, de betteraves, de carottes et de tomates pour épargner quelques précieux dollars à sa mère. Johanne cousait et tricotait pour toute la famille. Ses vêtements se passaient de sœur en frère et de frère en sœur. Qu'il soit trop petit ou trop grand, trop féminin ou trop masculin, nul ne chignait lorsqu'on lui faisait don d'un morceau fabriqué par l'aînée. N'ayant pas perdu la main, elle avait entamé un petit bonnet pour Léonard, censé lui couvrir la tête en ce jour, mais en avait abandonné la confection à mi-chemin.

Jusqu'à son décès, le père de Johanne avait occupé le poste d'intendant d'un cimetière de la région. Longtemps, la famille avait habité la maison érigée au centre du grand espace sépulcral. Le terrain de jeu de l'enfance de Johanne était constitué de pierres tombales et des grands ormes qui les surplombaient. Avec la fratrie, elle pouvait passer des après-midis entiers à arpenter les stèles, à la recherche des plus larges et des plus hautes derrière lesquelles il était possible de s'accroupir et de se cacher du reste de la bande. Riant, chantant, grim pant aux arbres, paradant entre les morts avec leurs tambours et leurs bâtons de majorette, les enfants tiraient de la joie de ce lieu ayant accueilli tant de chagrin.

Johanne affectionnait les enterrements. Elle était fascinée par la force de son père qui, avec sa pelle, arrivait à creuser un rectangle parfait dans la terre. Elle aimait se planter près de la fosse et le regarder faire. Après les cérémonies, Johanne allait contempler les couronnes de fleurs déposées par les endeuillés. La plupart étaient petites et rondes. Parfois, une famille nantie laissait derrière elle un imposant arrangement surnommé « porte du ciel ». Johanne avait obtenu la permission, lorsque tout le cortège avait quitté le cimetière, d'y cueillir quelques fleurs et d'en faire un bouquet qu'elle offrait à sa mère.

L'immense cour entourant la maison avait été dépouillée de son aura joyeuse lorsqu'on y avait enterré son tenancier. Ce jour-là, c'est en Johanne qu'un trou s'était formé, trou que sa mère débordée ne lui apprendrait pas à remblayer adéquatement. Son cœur en serait pour toujours défaillant. Sa relation avec Guy avait fait office de respirateur artificiel. Elle avait cru pouvoir s'amarrer à ce jeune homme aux grandes ambitions et se laisser porter sans peine. Quand il s'était inscrit en littérature, elle s'était inscrite au baccalauréat en traduction. Mais comme Guy s'investissait à outrance dans ses études, Johanne avait pris peur. Un soir, alors que Guy dormait à poings fermés, elle avait, à l'aide d'une épingle, perforé toutes les enveloppes de leur boîte

de préservatifs. Un enfant était, croyait-elle, l'unique moyen que son amoureux ne lui échappe.

Ainsi était né Arthur. Johanne ne l'avoua jamais, mais elle sut tout de suite qu'elle avait commis une grave erreur. Elle n'avait pas ce qu'il fallait pour être mère. Elle ne savait plus aimer. Et Guy n'était guère mieux. La culpabilité la dévora à petit feu. Treize ans plus tard, cette fois par inadvertance, elle tomba enceinte une seconde fois. L'avortement avait été décriminalisé entretemps, mais sa mère encore en vie ne le lui aurait jamais pardonné.

Lorsqu'on lui tendit son nouveau-né emmitoufflé, tout chaud et tout propre, Johanne sentit poindre en elle un désespoir qui ne la quitterait plus jamais.

II

Léonard rencontra tôt les deux êtres qui infléchiraient la trajectoire sur laquelle Johanne et Guy l'avaient placé. C'était par une matinée ensoleillée de juin. Après l'interminable quart d'heure consacré à enduire les huit Hérissons de crème solaire, Chloé, la plus jeune éducatrice de la garderie du quartier, venait de décréter ouverte la période de jeu à l'extérieur. Les enfants s'entassaient devant la porte menant à la cour arrière, frétilant d'impatience que l'ultime signal soit donné. La porte s'ouvrit enfin. Léonard s'élança vers le petit carré de sable au fond de la cour, exagérant les mouvements de chaque membre de son corps pour gagner en vitesse. Quoi qu'on puisse en penser, la stratégie portait fruit. En tête du peloton dès le départ, il détenait à présent une confortable avance sur ses plus proches poursuivants. La lueur dans son regard oscillait entre détresse et extase.

À mi-parcours, Léonard, le vent dans les voiles, distingua l'objet de sa convoitise. Il était là où il l'avait laissé la veille, au centre du quadrilatère. Ce beau camion, au jaune dont seul Tonka connaissait le secret, avait été vanté par les publicitaires pour sa « gigantesque » benne faite de métal, et non de vulgaire plastique. Un véhicule de luxe valait bien un petit sprint matinal.

Alors que tout semblait gagné pour Léonard, une silhouette surgit de son angle mort, à droite. Lorsqu'il faisait face à l'inconnu, le petit

prenait plaisir à évaluer les possibilités, de la meilleure à la pire. Après quatre années de vie sur Terre, Léonard, artiste de l'anticipation, avait tiré une leçon fondamentale de ce procédé : la réalité se situait toujours quelque part entre les deux extrêmes.

Donc, une silhouette à sa droite. Idéalement, c'était un module de jeu ou un arbre : un objet inanimé ou enraciné qui ne menaçait pas la quête en cours et qui disparaîtrait graduellement de son champ de vision. À l'extrême opposé, c'était le gros monstre au pelage blanc et aux yeux rouges luisants qui avait réussi à s'extirper de son cauchemar de la veille pour le suivre jusqu'à la garderie. Le cas échéant, non seulement Léonard pourrait abandonner l'idée de jouer avec son camion favori aujourd'hui, mais sans doute à tout jamais.

Il continua de courir, mais la forme à ses côtés ne le quittait pas. On pouvait rejeter toutes hypothèses inoffensives. Ça se déplaçait, même que ça le rattrapait, et la thèse du cauchemar matérialisé semblait de plus en plus défendable. Léonard avait beau être très jeune, il demeurait sceptique : comment un si gros monstre aurait-il pu atteindre les lieux incognito ? Absurde ! D'ailleurs, Léonard pouvait maintenant constater du coin de l'œil que la bête n'était pas plus grande que lui. Un petit monstre, donc, qui se mouvait à grande vitesse. Dans la cour de récréation. À l'heure de la récréation. Plus de doute possible. Ce monstre, il s'appelait Pascal.

Pascal faisait partie de l'autre groupe des quatre ans. Celui-là comptait dix Iguanes. Léonard connaissait les impressionnantes capacités cardiorespiratoires de Pascal. Entre athlètes Hérisson et Iguane, on s'épiait. Léonard était aussi au fait du penchant de Pascal pour le Tonka à la benne de métal. La course serait serrée.

Léonard en voulut à Chloé. Bien que son temps de crémage se soit amélioré depuis mai, elle n'arrivait pas à la cheville de Martine. Cette dernière, éducatrice expérimentée, était parvenue à crémer ses dix Iguanes

dans le temps que Chloé avait mis pour crémér ses huit Hérissons. Ce handicap allait peut-être lui coûter la victoire.

Léonard devait se ressaisir. Les deux enfants étaient à présent côte à côte, mais rien n'était joué. Entre eux et la satisfaction de leur désir se dressait un suprême obstacle : un module de jeux complet — multipalier, deux toboggans doubles, mini muret d'escalade, mât de pompier, un parcours de douze anneaux et un genre de tic-tac-toe rotatif géant qu'aucun enfant n'utilisait vraiment. Léonard estima que s'il passait par la gauche, Pascal passerait par la droite. A priori, ce serait cinquante-cinquante à la sortie du virage. Néanmoins, avec la vitesse que déployait déjà Pascal, qui ne paraissait pas en voie de manquer d'énergie, Léonard trouvait le pari risqué. Pascal le forçait à sortir le grand jeu.

Ce n'était pas le premier duel du genre à avoir lieu entre les clôtures à mailles de la grande cour de récréation du CPE Le Totem. Lorsque Léonard était âgé de trois ans, des consœurs et des confrères de quatre ans lui avaient raconté que, jadis, une longue pelle en plastique était l'objet le plus prisé du carré de sable. Tellement qu'il n'en restait plus que la moitié inférieure dans le bac à jouets. Par précaution, on avait recouvert de ruban de hockey la partie brisée du manche. La légende voulait qu'une prénommée Pénélope ait un jour accompli une manœuvre qui n'avait pas été reproduite depuis. C'était pendant une course à trois pour ladite pelle, alors en un seul morceau. Arrivée au module, Pénélope accusait un retard considérable sur ses deux adversaires. Mélissa avait pris à gauche, Julie à droite. Dans un élan de folie, Pénélope avait coupé au centre, pénétrant sous la structure géante. Le reste de la cour retenait son souffle. Face à la jeune fille se dressaient en série une vingtaine de poteaux métalliques, dont la disposition n'offrait pas une ligne directe vers le carré de sable. Les esquiver sans perdre de la vitesse requérait audace et agilité. Le coefficient de difficulté était élevé, tout comme le risque de blessure, mais la distance potentiellement économisée était énorme. Les cours de gymnastique moustique au pavillon communautaire s'avéreraient

profitables : Pénélope réaliserait un parcours sans faute, sortant de sous le module devant Mélissa et Julie, ahuries, avant de s'emparer du trophée.

Inspiré par le mythe de Pénélope, Léonard s'engouffra sous le mastodonte. Pascal, connaissant l'histoire lui aussi, fit pareil. Ce dernier se savait le plus rapide ; il serait également le plus habile. Rien ne devait être laissé au hasard. Pascal ne permettrait pas que la victoire lui glisse entre les doigts. Les garçons redoublèrent de concentration, se mouvant tous deux avec adresse entre les obstacles. Tout le monde, y compris les éducatrices, était stupéfait. Un passage en tandem sous le module, ça ne s'était jamais vu. Soudain, les yeux s'écrouillèrent. Puis les tympanes se mirent à vibrer à la fréquence caractéristique du choc entre un os frontal et une charpente d'acier. *TOING!* Léonard venait de se fracasser le crâne sur la partie la plus basse du multipalier. La légende ne précisait pas que Pénélope faisait une tête de moins que lui.

Riche de ce sacrifice, Pascal poursuivit sa course les genoux fléchis. Il arriva le premier au carré de sable et au Tonka. Personne ne réclamerait la seconde place. Sonné, Léonard gisait sur le dos dans le tapis de copeaux de bois. Une coulisse de sang lui traversait le visage en plein centre, de la tête au menton. C'est dangereux, se surpasser.

*

À l'autre extrémité de la cour de récréation, près des portes de la garderie, Dahlia, une Iguane, flânait. Tantôt la tête en l'air, tantôt le regard au sol, elle scrutait l'espace environnant à la recherche de quelque chose. Ou plutôt de n'importe quoi. Dahlia appréciait ce que le monde avait à offrir — l'intrigante tache de rouille sur le compteur électrique de l'établissement, la boule de pollen qui s'envola au-dessus d'elle après lui avoir frôlé le nez, le gros geai bleu qui vint se poser sur la clôture au fond de la cour. C'est justement dans cette direction qu'elle vit Pascal et Léonard, presque arrivés à la hauteur du module. Elle les connaissait tous les deux. Elle en savait davantage sur Léonard, bien que celui-ci ne

faisait pas partie de son groupe. Dahlia les aimait bien. Elle les trouva cependant un peu bêtes de se donner tant de mal pour un vulgaire assemblage de plastique et de métal. Pourquoi ne profitaient-ils pas de ce que la Terre leur donnait de plus vivant ? Rouille, pollen, oiseau. Elle devait leur montrer.

Dahlia trotta vers les deux garçons. Elle leur ferait voir que le bel animal se faisant dorer le plumage au soleil valait plus qu'un simple jouet. Pris dans leur course folle, les garçons s'éloignaient d'elle à vitesse grand V. Elle n'était pas pressée.

TOING! La vélocité de Léonard avait été réduite à zéro. Dahlia sentit la vibration de la barre d'acier jusque dans ses entrailles. Changement de programme. La leçon attendrait. Dahlia se pointa le nez au-dessus de Léonard pour mieux constater l'étendue des dégâts.

Léonard rouvrit les yeux. Le temps et l'espace se figèrent un instant. Le regard de Dahlia pénétra le sien, traversa sa moelle épinière. Les yeux de la jeune fille, tels des charbons ardents, lui réchauffèrent le cœur et l'âme. Fixé au sol, Léonard était incapable de vaincre l'envoûtement. C'était si beau, et il était si bien.

Soucieux d'entériner sa victoire auprès du vaincu, Pascal vint rompre le charme. Il feignit la bonne volonté. « Si tu veux, Léonard, je peux te donner des trucs pour courir plus vite ! » De la malice finement déguisée. Pascal était très furé pour son âge. Frustré qu'on le sorte ainsi de l'état d'ivresse dans lequel il se trouvait, Léonard se dit que Pascal ne perdait rien pour attendre. Il travaillerait sur l'amplitude de ses mouvements chez lui au courant de la fin de semaine. Et il chercherait la manière optimale de franchir le champ de poteaux sous le module. Jamais plus il ne perdrait un duel. Et jamais plus il ne s'assommerait en cours de route. Quoique si c'est ce que ça prenait pour qu'il accède au regard de Dahlia...

S'imaginant que son petit Léonard tanguait entre la vie et la mort, Chloé dévala la cour en trombe, sous le regard attendri de ses collègues, désensibilisées aux incidents dans les aires de jeu. D'une main, elle portait

la trousse de défibrillation de la garderie. De l'autre, elle essayait le fard à cils qui lui coulait sur les joues. Soulagée de constater que Léonard avait les yeux grand ouverts, elle prit néanmoins son pouls. Son cœur battait ! Elle se fit rassurante, davantage pour elle-même que pour le garçon. « Ne t'inquiète pas, Léonard. C'est normal que tu aies besoin d'un peu de temps pour reprendre tes esprits. » Si Chloé savait ! Léonard serait bien resté figé dans cette position, en compagnie de Dahlia, toute sa vie. Idéalement sans Pascal pour le narguer.

Désenchanté, Léonard se redressa. La tension artérielle de Chloé s'abaissa enfin. Elle épongea le sang sur le front du garçon, ne révélant qu'une égratignure superficielle qui cicatriserait sans points de suture et dont la trace disparaîtrait en quelques jours. Puis elle l'emmena à l'intérieur pour désinfecter la petite plaie.

*

Dahlia et Pascal se retrouvaient seuls sous le module. Dahlia se rappela la raison initiale qui l'avait conduite jusqu'ici. Elle fit volte-face. Sur la clôture, l'oiseau n'avait pas bougé d'un centimètre. Elle allait pouvoir le montrer à Pascal. Elle pointa du doigt le volatile. « Regarde, Pascal ! » Ce dernier, comme s'il s'agissait d'un nouveau défi à relever, se retourna et scruta le fond de la cour. « Quoi ? Quoi ? » Il cherchait ce qu'il devait voir, en vain. « Là, là ! » renchérit Dahlia, amusée, sans bouger le doigt et sans davantage de précision. Elle testait ses nerfs. Pascal ratissait les cent quatre-vingts degrés de panorama devant lui. Il ne voyait vraiment pas ce que Dahlia voyait. Son pouls grimpait, son petit visage virait à l'écarlate. La fillette mit un terme à son supplice : « Non ! Là ! Le geai bleu ! » Pascal resta de glace. « Ah, ça ? maugréa-t-il. Oui, je l'ai vu. »

C'était vrai. Pascal avait bien aperçu l'oiseau juché sur son piédestal. Il ne s'y était pas attardé, s'imaginant mal comment cela pouvait être l'objet de l'engouement de Dahlia. La jeune fille était consternée par le manque d'enthousiasme de Pascal. Mais il en fallait plus pour

qu'elle baisse les bras. « Tu trouves pas qu'il est beau ? » Le regard de Dahlia pétillait. « Oui, oui. Il est beau », répondit Pascal, sans plus de conviction. Encore une fois, il le trouvait beau pour vrai, cet oiseau, mais pas de là à en faire tout un plat. Le fossé qui séparait les deux enfants rendit Dahlia triste.

Pascal s'affola : qu'est-ce que Dahlia comprenait que lui ne comprenait pas ? Que cachait cet oiseau ? Un instant, il eut envie de l'attraper à deux mains, de l'assommer contre le mur de briques de la garderie, de le disséquer pour en avoir le cœur net. Il savait qu'il n'y trouverait rien. Il entreprit de s'approprier l'animal autrement. « Savais-tu, Dahlia, que les geais bleus sont pas vraiment bleus ? » La jeune fille releva la tête et lui répondit par une moue curieuse.

Dahlia s'intéressait à ce qu'il disait ! Le hic, c'est qu'il n'avait pas saisi un mot de la suite de l'article du *Québec Science* que son père lui avait lu la veille pour l'endormir. Il faudrait improviser. « Mais oui ! C'est les oiseaux qui volent le plus haut, ils copient la couleur du ciel ! » C'était original, mais absurde. Qu'importe, il avait repris le contrôle d'une situation qui, il y a quelques secondes, menaçait de lui échapper. Sceptique, Dahlia joua le jeu et acquiesça d'un gentil sourire.

L'oiseau s'envola.

*

Léonard avait vite obtenu son congé de l'infirmier, arborant fièrement un pansement à l'effigie d'Achille, son demi-dieu favori. Une fois dehors, il avait aperçu Dahlia et Pascal. Elle pointait du doigt un gros oiseau sur la clôture devant eux ; lui, à en juger par son agitation, était surexcité par la présence de l'animal. Ces deux-là allaient si bien ensemble... Léonard prit une bouffée d'air dont il savoura l'expiration. Malgré sa douleur au front, il était habité d'une grande sérénité. Comme s'il prenait pour la première fois conscience de son existence. Léonard se sentait un.

À table, le soir de sa mésaventure, alors que Léonard ne cessait de parler de ses deux nouveaux amis, ses parents lui apprirent que Pascal et Dahlia habitaient la même rue que lui, la rue Dupont. Léonard n'en revenait pas. Une bonne nouvelle n'attendant pas l'autre, comme c'était mardi et que les billets étaient à moitié prix, Johanne et Guy proposèrent à leurs fils de les envoyer au cinéma. En n'étirant pas trop le souper, ils seraient en mesure d'arriver à temps pour la dernière représentation à l'affiche du plus récent *Petit-Pied le Dinosaur*e. Léonard retenait sa jubilation. Le marché n'était pas encore conclu. De sa voix d'ange, imparable, il lança : « On va au cinéma, Arthur ? » Malgré la quête d'indépendance que lui insufflaient ses dix-sept ans, Arthur ne put qu'accepter. Il ne savait pas résister à son petit frère.

La force qui les unissait avait peu d'égaux. Léonard suivait Arthur partout où il le pouvait. Il collait, questionnait et imitait son aîné, que ce dernier soit en train de passer la tondeuse, de regarder la télévision, d'étudier ou de clavarder sur MSN avec Rachel, sa blonde, dans le bureau. Loin d'y voir un fardeau, Arthur se nourrissait de cet amour, puissant et innocent. Il aimait que Léonard s'introduise dans sa chambre pour se jeter dans son lit alors que le soleil se levait à peine. Y compris lorsqu'il était un peu éméché, après l'une de ces veillées où ses amis et lui parvenaient à se faufiler dans le bar le plus laxiste du centre-ville. L'affection que son petit frère lui portait, Arthur le lui rendait bien. Il répondait au mieux de ses connaissances à toutes les questions de Léonard, le laissait s'asseoir sur ses genoux quand il mangeait à table et l'emmenait à l'occasion dans ses soirées entre copains. Modèle, apprenti, ils formaient à eux deux un système autosuffisant.

Difficile de déterminer dans quelle mesure cette union relevait du hasard ou de la nécessité. Est-ce que toutes les sœurs et tous les frères qui naissaient à treize ans d'intervalle se liaient de la sorte ? Mieux, est-ce que toutes les sœurs et tous les frères qui naissaient à treize ans

d'intervalle, d'une mère à l'amour enterré et d'un père à l'amour tordu, en venaient à se rabattre l'un sur l'autre? Quelle qu'en soit la recette, pour Léonard et Arthur, le lien fraternel comblait cet espace laissé vacant par Johanne et Guy.

« Me protégeras-tu? » Confortablement assis dans l'obscurité, les doigts déjà graisseux de maïs soufflé, les deux frères observaient la scène d'ouverture du long-métrage d'animation. On y voyait un énorme tyranosaurus pourchasser le personnage principal. Léonard adorait écouter des films en compagnie de son grand frère. Lorsqu'il commençait à avoir peur, Léonard n'avait qu'une question à poser pour être aussitôt rassuré. « Me protégeras-tu? » Bien sûr qu'Arthur le protégerait. L'aîné passa son bras autour du cou de son petit frère pour le lui confirmer. Il suffisait à Léonard de se blottir au creux de l'épaule de son grand frère pour que tous les dangers, réels ou fictifs, se volatilisent. C'est plus facile d'avoir peur quand on se sent en sécurité.

Au retour du cinéma, Léonard insista pour passer devant les maisons de ses amis, question qu'Arthur lui indique précisément où elles se trouvaient. Que de joie ce fut le lendemain lorsque Léonard leur transmit l'information! « Toi, Dahlia, tu habites au trois-sept-cinq. Toi, Pascal, tu habites au cinq-zéro-cinq. Et moi, j'habite au quatre-quatre-zéro! » Léonard avait mémorisé les adresses avant de se coucher. Dahlia et Pascal n'en croyaient pas leurs oreilles. Tous trois voyaient l'opportunité qui s'offrait à eux. Ils pourraient se retrouver en dehors de la garderie! Ils saisirent l'occasion dès la fin de semaine venue, passant le samedi et le dimanche à jouer ensemble chez Léonard. Ce serait le lieu de rassemblement privilégié du groupe pour les fins de semaine subséquentes. « On est bien chez Léonard » était l'argument principal de Dahlia et Pascal pour justifier le déplacement à leurs parents. Les enfants savent être convaincants.

*

Depuis l'épisode de la garderie, le trio était inséparable. Les disputes survenaient rarement. Et lorsqu'elles éclataient, les enfants trouvaient toujours le moyen de se réconcilier dans la bonne humeur. Comme ce dimanche, où Johanne et Guy avaient emmené toute la bande au verger. Puisqu'Arthur avait passé la nuit de samedi chez Rachel et qu'au matin il n'était pas encore de retour, Léonard s'était opposé à la tenue de l'activité. Ses parents avaient dû user de stratégie et, même s'ils n'avaient guère envie de gérer trois enfants à l'extérieur de la maison, ils lui avaient permis de donner un coup de fil à Dahlia et Pascal.

Sur place, Dahlia repéra une énorme Paulared trônant près de la cime d'un petit pommier. D'un rouge flamboyant, il s'agissait sans contredit de la plus belle de l'arbre, peut-être du verger en entier. C'était une mission pour Pascal. Mais comme ce dernier était déjà loin devant dans l'allée, Léonard décida de s'en charger. Ça ferait plaisir à Dahlia.

Léonard grimpa l'escabeau accoté au tronc. Il dut vaincre un léger vertige pour en atteindre l'extrémité. À son grand dam, les deux pieds sur la dernière marche, il lui manquait une dizaine de centimètres pour attraper le fruit convoité. « Descends, Léonard. Guy va aller la chercher », proposa Johanne sans réelle conviction. Léonard évalua la possibilité de rebrousser chemin. Il refusait cependant de revenir les mains vides.

« Trois points d'appui en tout temps. » Ce leitmotiv, Guy l'avait maintes fois répété durant le trajet entre la rue Dupont et le verger. Dahlia ne l'avait écouté que d'une oreille, le reste de son attention employé à discerner quelques créatures fantastiques entre les arbres défilant en bordure de l'autoroute. Pascal, à la sixième itération de la consigne, avait serré le poing, les mâchoires, retenu un élan. Assis entre ses amis sur la banquette arrière, Léonard avait vu l'irritation de Pascal. Il l'avait comprise, voire partagée. Il s'était tourné vers la vitre de Dahlia, pour joindre sa quête.

« Trois points d'appui en tout temps. » Contrevenant à la règle, Léonard lâcha la branche qu'il tenait d'une main et se dressa sur la pointe

du pied gauche pour combler la distance manquante. Il réussit à agripper la pomme. Au moment où il tira pour la cueillir, il perdit l'équilibre. Le temps s'arrêta. Si transgresser pouvait engendrer de la culpabilité, transgresser et se casser une clavicule était passible de honte. L'ego de Léonard valsait. L'attache du pédoncule se rompit. Le garçon ferma les yeux et... sentit son pied droit se poser sur le dessus de l'escabeau. Il ressentait la branche et souffla. Il pouvait remercier son système nerveux autonome. Il s'en sortait avec une légère frousse et une énorme pomme.

De retour sur la terre ferme, Léonard était prêt à recevoir les réprimandes que commandait son non-respect des procédures de grimpe sécuritaire. Rien ne vint. Aucune semonce, aucun émoi. Rien. Pourtant, Johanne et Guy avaient assisté à tout le manège, et quand le regard de leur fils avait trouvé le leur une fois au sol, ils s'étaient détournés, étaient retournés à leur cueillette. Léonard en sortit confus, frustré. La réaction de ses parents était pire qu'une punition.

Fier de sa prise malgré tout, Léonard exhiba la pomme à ses amis. Dahlia, heureuse de pouvoir la contempler de plus près, félicita Léonard pour sa manœuvre. Pascal, jaloux des honneurs récoltés par son copain, mitigea ses louanges. « Bravo, Léo. Moi, j'aurais pu ramener la pomme sans passer près de tomber. » Léonard n'en fit pas de cas. Pascal en rajouta une couche, décochant une pointe vers Dahlia : « C'est de ta faute si Léonard a failli se faire mal. T'aurais pas dû le faire monter là! » Choquée par l'accusation, Dahlia répliqua aussitôt. « Non, ce n'est pas de ma faute, Pascal! J'ai trouvé ma pomme préférée. Et Léonard est allé la chercher sans que je lui demande rien! » Avant que Pascal ne contre-attaque avec un argument douteux, Léonard intervint. « On mange la pomme? »

Les trois enfants dégustèrent le fruit fraîchement cueilli à tour de rôle. Sa chair était robuste et croquante, son jus sucré, abondant. Ils la trouvèrent succulente. Le partage des saveurs leur fit oublier leur querelle. Les regards de Dahlia et Pascal se croisèrent. La bouche pleine, ils éclatèrent de rire.